

« Mimosas, la voie de l'Atlas » : Dieu et son fou

L'AVIS DU « MONDE » À VOIR

Par Noémie Luciani

Des visages burinés par le soleil et des corps à la peine, dont les pieds se heurtent, un pas après l'autre, contre les roches aux angles aigus du Haut Atlas marocain. Le tableau est aride, comme l'est, dans un premier temps, le film étrange d'Oliver Laxe, présenté sous le titre *Mimosas* en mai à Cannes, à la Semaine de la critique. Malgré cette « voie » que lui octroie aujourd'hui le titre augmenté, *Mimosas* est déroutant, c'est même son sujet principal : il suit l'errance d'une poignée d'hommes en charge d'amener un corps jusqu'au lieu de son dernier repos – Sijilmassa, la ville où l'on n'arrive jamais, ou plutôt, où l'on n'arrive plus. Elle est, depuis des siècles, ensevelie dans les sables d'une histoire qui la vit grande cité marchande au Moyen Âge, puis déclinante et finalement rasée au début du XIX^e siècle.

Il ne faudrait cependant pas en déduire trop vite que la quête appartient, elle aussi, à un autre âge. Le film présente celui qui deviendra son protagoniste, Shakib (Shakib Ben Omar), lancé à perdre haleine dans une logorrhée qui pourrait s'entendre dans la montagne, en costume traditionnel, mais casquette à l'envers sur la tête, et entre deux voitures. C'est de là, qu'un mystérieux employeur lui impose sa mission : le mystique enfiévré servira de guide à l'escorte du mort.

Un prince et un fou

A la scène suivante, la silhouette de Shakib drapé de noir antique vient se mêler à celle des égarés de l'Atlas. Il arrive de loin, la cape au vent, dans un silence qui contraste avec sa volubilité précédente et prend un peu de la majesté et du mystère d'un Ali sortant du rideau de sable dans *Lawrence d'Arabie*. Il y a dans Shakib un prince et un fou, comme il y a dans cette histoire le monde d'aujourd'hui et celui d'hier.

Dès lors, l'expérience du visionnage prend la forme d'un va-et-vient entre deux lectures. Le sens intemporel, plus facile d'accès, tient à une tentative de rappeler ce qui fait ou devrait faire l'homme, qui ressort dans le dépouillement sans confort du désert : la capacité à tenir une promesse, même lorsqu'elle semble aussi absurde qu'escorter un corps vers une ville à laquelle on n'arrive pas. Le sens contemporain et contextuel offre l'hypothèse d'une actualité profonde de la foi revendiquée par Shakib.

Une route semée de symboles

Or les formes de cette foi sont aussi contradictoires que les deux apparences du croyant. Naïves jusqu'au grotesque, lorsqu'il invite sans ciller l'un de ses compagnons de route à lever les mains au ciel pour résoudre tous ses problèmes. Un peu forcées dans leur ampleur, à d'autres moments, lorsque la caméra d'Oliver Laxe cherche trop visiblement le grandiose et le symbole dans le décor. Sublimes, parfois, lorsqu'elles sont toutes simples, dans l'absolu mépris du croyant pour sa condition ridicule d'homme.

L'enjeu du film n'est sans doute pas tant de savoir lequel de ces deux mondes est le nôtre et lequel est l'autre, ou s'ils sont tous deux nôtres, ou tous deux autres. Il s'agit plutôt d'accueillir la suggestion d'un autre code de lecture de l'existence et de la route, comme constamment placées sous le regard de Dieu.